

SUITE DEPECHEES.

Bulletin météorologique.

Washington, 3 août — Indications pour la Louisiane—Temps généralement beau ; un peu plus frais ; vents variables.

Mouvements de la cavalerie.

Washington, 3 août—Quand le corps du général Wheeler est parti pour Santiago, deux mille hommes de cavalerie comprenant les troupes régulières et une partie de la cavalerie volontaire appelée les "Rough Riders" sont restés à Tampa sous les ordres du général Copinger. De plus, la plupart des chevaux des régiments expédiés à Cuba, étaient aussi restés à Tampa.

En cale sèche.

New York, 3 août — Le cuirassé Texas a été mis en cale sèche aujourd'hui à l'arsenal de New York. Un examen a démontré qu'à part une légère déformation de la quille causée par écouil au large de Dry Tortugas le navire est en bon état.

A Friedrichshöhe.

Berlin, Allemagne, 3 août — Des télégrammes, des lettres et des couronnes arrivent sans cesse à Friedrichshöhe. On assure que les membres de la famille se sont réunis à minuit, après le départ de l'empereur, dans la chambre mortuaire et ont prié en silence, puis que le prince Herbert de Bismarck a fermé à clef la chambre où le corps restera jusqu'à la construction d'un tombeau provisoire dans le parc.

A Porto-Rico.

Ponce, Porto-Rico, 2 août, par voie de St Thomas, 3 août — Le général Roy Stone, qui s'est rendu hier à Adjuntas où, disait-on, des outrages avaient été commis, est arrivé en sécurité à cet endroit et est revenu. Les positions des troupes ne sont pas changées. On attend le débarquement des troupes du général Brooke à Arroyo, près de Guayama, débarquement qui s'opère lentement.

Remerciements de l'Empereur d'Allemagne.

Berlin, Allemagne, 3 août—L'ambassadeur White a envoyé aujourd'hui à Washington la dépêche suivante : "Je suis requis de transmettre les sincères remerciements de l'empereur Guillaume et du peuple allemand au Président et au peuple des Etats-Unis pour leur message de sympathie à l'occasion de la mort du prince de Bismarck."

Déraillement.

St-Louis, Missouri, 3 août—Une dépêche spéciale de Birmingham, Alabama, au "Republic" dit : "Un train local a quitté aujourd'hui les rails sur le embranchement de Birmingham Mineral Branch à Birmingham. Un passager a été tué et vingt-cinq blessés."

Marchés divers.

Paris, 3 août — La rente trois pour cent est cotée à 103 francs 55 centimes. Londres, 3 août — Consolidés au comptant, 111 ; à terme 111 1/16. Liverpool, 3 août — Coton spot demande bonne ; prix stable. American middling fair 3 13/32d ; good middling 3 5/32d ; American

midling 3 7/16d ; low middling 3 5/16d ; good ordinary 3 5/32d. ordinary 2 3/32d. Ventes 10,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation y compris 9,600 balles coton américain. Recettes 3000 balles dont 100 coton américain.

LE DIVORCE DE RIGO

Clara Ward n'est pas morte—Elle n'est pas mariée—Les gendarmes veillent !

Nous lisons dans le dernier numéro du "Matin" que nous avons reçu : La nouvelle de la mort de Clara Ward, mise en circulation par un journal parisien, est, comme nous l'avons dit, décidément fautive. Fausse aussi la nouvelle de la récente maternité de l'ex-princesse de Chimay, et prématurée celle de son mariage avec Rigo.

Antilles et Philippines

Les dépêches que nous avons reçues, hier soir, soit de Washington, soit de Manille, sont extrêmement intéressantes. La première, surtout, jette une vive lumière sur la situation et donne une idée nette des conditions de paix imposées à l'Espagne. Elles ne sont ni compliquées, ni ambiguës, ces conditions. L'Espagne abandonne toute souveraineté sur les deux îles de Cuba et de Porto-Rico. Rien, dans la dépêche, n'indique ce qu'elles deviendront, après l'évacuation par les Espagnols ; si elles seront toutes les deux annexées, ou si elles seront déclarées républiques indépendantes. A l'égard de Porto-Rico, il n'y a aucun doute à entretenir. On sait d'avance que le gouvernement de Washington a la ferme intention d'en faire une partie intégrante de l'Union. Quant à l'avenir de Cuba, rien, jusqu'ici, ne semble arrêté, et cette décision, quelle qu'elle soit, doit importer assez peu à l'Espagne, puisqu'elle est complètement dépossédée de l'île et qu'elle n'a plus rien à y voir.

Cependant Rigo s'occupe activement de son divorce, et, le 15 juillet, il a même comparu, pour la première fois, devant le tribunal appelé à lui rendre sa liberté. C'est le tribunal de la petite ville de Kaposvar, où Rigo habitait avec sa femme en dernier lieu, qui est chargé d'instruire le procès, et sa besogne n'est pas mince, comme on va pouvoir en juger.

On écrit, en effet, que cette ville, d'ordinaire paisible, a, pendant vingt-quatre heures, été révolutionnée par la présence du tzigane et de sa fille compagne. Rigo, qui habite Budapest, savait que sa femme le précéderait à Kaposvar et chercherait à organiser une manifestation contre lui. Aussi avait-il prévenu télégraphiquement la police. Cette précaution prise, il quitta Budapest à trois heures du soir, accompagné de sa maîtresse.

Au moment où le train entrain en gare de Kaposvar, une immense clameur s'éleva, poussée par plus de quatre cents tziganes massés sur les quais et difficilement maintenus par les gendarmes. C'était la petite réception ménagée par Mariiska Berceza à son mari, et à sa rivale. Le couple fit, d'ailleurs, bonne contenance. Avec calme, Rigo et Clara Ward gagnèrent leur voiture, que douze gendarmes à cheval entourèrent immédiatement, et c'est ainsi escortés qu'ils arrivèrent à l'hôtel.

Plein de prévenances, le chef de la police les avertit alors qu'il veillerait jusqu'au bout sur leur sécurité, et, pour qu'ils pussent passer la nuit sans aucune inquiétude, il mit deux gendarmes en faction devant la porte de leur chambre à coucher et quatre autres dans le couloir de l'appartement. Ainsi gardés, le violoniste et sa princesse passèrent une excellente nuit, et, le lendemain matin, Rigo se rendait, toujours escorté par les gendarmes, au Palais de justice.

La comparution devant le tribunal fut des plus mouvementées, et des scènes violentes se produisirent entre lui, sa femme et les nombreux témoins appelés à déposer. Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, Rigo a la prétention de voir le divorce prononcé en sa faveur. Il déclare que c'est sa femme qui, la première, a donné des coups de crif dans le contrat et qu'elle l'a quitté pour aller vivre avec un tzigane assez connu, chef d'orchestre comme lui, nommé Racz.

Mariiska Berceza, autrement dit Mme Rigo, a nié énergiquement le fait devant le tribunal, et ses protestations ont été appuyées par des témoins. Mais Rigo, lui aussi avait cité des témoins, et les déclarations des uns et des autres ont été à ce point contradictoires que les juges, affolés, ont fini par perdre leur latin. Afin de se donner le temps nécessaire pour le retrouver, ils ont levé l'audience et renvoyé l'affaire au 25 septembre.

Examens du Service Civil.

La Commission des Etats-Unis annonce que les examens pour le service de la Douane, à la Nouvelle-Orléans, auront lieu, cette année, entre le 1er et le 15 octobre. Toute demande d'admission aux examens doit être faite au secrétaire de la Commission, en bonne et due forme, et enregistrée, avant la fin des travaux de l'exercice de septembre. Aussitôt que la demande aura été enregistrée, le postulant recevra communication de la date de la session des examens. Nous appelons l'attention publique sur cet important sujet.

CHINE.

On mande de Hong-Kong au sujet de l'émeute contre les Français à Shanghai. Vingt-deux Chinois ont été tués et cinquante blessés. Les marins français sont toujours sur leurs gardes.

On prête aux Français l'intention d'étendre les limites de la station jusqu'à Siao-Wei. Les Chinois sont furieux contre le tao-tai.

Dernièrement, dans un meeting, l'association des notables de Ning-Po a décidé de conseiller à la population de Ning-Po de rester passive.

Le vice-roi de Nankin a envoyé le trésorier de la province et deux autres hauts fonctionnaires de Shanghai pour aider le tao-tai à régler le différend avec le consul de France.

Les vingt-deux banques de Ning-Po ont fermé provisoirement leurs bureaux. Les affaires sont généralement arrêtées.

On mande de Shanghai au "Times", à la date du 18 que le consul de France a eu une conférence avec les autorités de Ning-Po. Il a été décidé que la France ne prendrait possession du cimetière que dans trois mois, afin de permettre le transfert des cercueils dans un autre endroit.

Le "cimetière atlantique."

L'île des Sables, dans le voisinage de laquelle a eu lieu le désastre de la "Bourgoigne", a toujours été appelée par les marins anglais le "cimetière atlantique". Cette île a déjà été le théâtre de plusieurs naufrages. Elle est située dans l'océan à quatre-vingt-cinq milles environ de White-Head et cent cinquante milles au nord-ouest d'Halifax. Elle a une longueur d'environ vingt-deux milles et une largeur de moins d'un mille. Avec ses bancs de sable et ses récifs balayés par les vagues, elle est excessivement dangereuse pour les navigateurs aux yeux desquels elle reste presque constamment cachée, et le brouillard qui l'enveloppe fréquemment augmente encore le péril.

MORT D'UN DES SIX.

On sait que M. Antoine Seidl, le célèbre kapellmeister de l'Opéra de New-York, mort récemment, a laissé, par disposition testamentaire, une somme d'argent dont les intérêts serviront à l'entretien de six chiens qu'en fanatique wagnérien il avait baptisés : "Wotan", "Siegmund", "Mime", "Hugens", "Alfrics" et "Fafner". Un de ces intéressants quadrupèdes vient de mourir. "Siegmund" a été étranglé par "Wotan" — disent les journaux allemands par manière de plaisanterie — qui a eu probablement connaissance du testament de son maître, et a dû se dire qu'en faisant disparaître un de ses cohabitants sa portion serait doublée.

L'ANGLETERRE SAIT HONORER SES MORTS.

Une célébrité anglaise vient de mourir. Le père Fawcett, tel était son nom, — décédé à l'âge de soixante-dix-sept ans, était un cocher illustre. Voici, résumée en quelques notes, sa biographie, que donne tout au long le "Jockey". Ses débuts avaient été modestes, mais précoces ; il avait joué du fouet dès quatorze ans comme cabman, simple cocher de sacre. Peu à peu, ses dons extraordinaires le firent remarquer.

Par sa manière de conduire, il émerveilla les meilleurs automobilistes des rives de la Tamise. Il « savait mener » et n'avait pas tardé à briller dans le menage à quatre, comme il avait brillé dans les autres menages. Il eût fait passer un coach dans une bagne. Aussi, c'était chez lui une procession d'élevés aristocratiques, venant lui demander des leçons de guides. Il forma des cochmen de la plus grande distinction, parmi lesquels on citait le prince de Teck, le comte de Turin, le baron Alfred de Rothschild, M. Clarence Mackay, qui, à l'occasion de son jubilé (car il eut aussi son jubilé comme la reine), lui offrirent un coach d'honneur d'un prix fabuleux. On lui a fait des obèques dignes de lui. Sa bière fut installée dans un four-in-hands, et il parait que l'on vit rarement effet plus surprenant que celui de seize voitures conduites par des cochmen en grand deuil, les chevaux habillés de harnais de deuil, les guides noirs, les gants noirs, les revers noirs et les guards eux-mêmes, en sorte de chevaliers noirs, de hussards de la Mort, en bonnet leurs longues trompettes, pareilles aux trompettes du jugement dernier, ou plus simplement à celles d'Aïda. Une foule de curieux assistait à ce spectacle étrange qui, pour la pompe déployée, ne le cédait guère à celui des funérailles de William-Ewart Gladstone.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, BCS. ROUVE, P. O. Box 735.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique. Au Parc, la vogue est aux tournois de bicyclette, et l'intérêt qu'y apportent les spectateurs est d'autant plus vif que les champions sont des dames. La plus intrépide et la plus habile de ces "chevalières" est Miss Anderson qui est en train de s'y faire une renommée.

Tout cela n'empêche nullement l'orchestre Paxon d'attirer son public, comme à l'ordinaire, et de se faire applaudir bruyamment, à chaque nouvelle exécution.

West End.

La substitution de l'électricité à la vapeur, pour les trains du West End, a singulièrement contribué à doubler la popularité de ce rendez-vous de plaisir. Aussi, la foule y abonde-t-elle, tous les soirs. On y assiste, de plus, à des scènes comiques très amusantes et, surtout, on y entend, pour rien, un concert dont, partout ailleurs, l'entrée coûterait fort cher. Hier, on y célébra la 100ème soirée musicale de ce délicieux orchestre. Aussi le programme était-il très attrayant ; il a soulevé bien des bravos.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année : Etude sur Chateaubriand. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits doivent être écrits en français, sur papier bleu, avec une marge, et seulement sur le recto et les lianes. Ils ne doivent pas dépasser 35 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, outre seulement l'enveloppe contenant le nom de l'auteur qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, BCS. ROUVE, P. O. Box 735.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris : \$12.00 Un an ; \$6.00 6 mois ; \$3.00 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris : \$15.00 Un an ; \$7.50 6 mois ; \$3.00 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris : \$2.00 Un an ; \$1.00 6 mois ; \$0.50 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris : \$2.50 Un an ; \$1.25 6 mois ; \$0.60 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition donne, en outre de l'édition quotidienne, une seconde et une troisième édition. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs commandes par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Malfaiter tné.

Wichita, Kansas, 3 août—A Andarka, Oklahoma, un nègre du nom de Barrett a été tué en essayant de pénétrer dans la chambre de Mlle Phoebe Stokes, une maîtresse d'école de cette ville.

Pas encore de réponse officielle à la note du Président.

Washington, 3 août. — Ce matin, à 9 heures, le secrétaire Day a dit qu'il n'avait encore reçu aucun avis officiel de la décision prise par le gouvernement espagnol relativement aux demandes de celui de Washington, en vue de la paix.

Les réformes de l'amiral Dewey.

San Francisco, 3 août — Le correspondant de la Presse de Hong-Kong, à Manille, dit : "L'amiral ne se borne pas à s'occuper de l'Olympie. Il se rend à Cavite, presque tous les jours. Par ses ordres, qu'il fait toujours exécuter rapidement, le chantier de marine, l'arsenal, les forts, les casernes ont été remis en bon état, avec une promptitude prodigieuse. Là où il y avait auparavant le chaos, règne maintenant l'ordre le plus parfait."

Négligence.

New York, 3 août. — Quand le transport Breakwater est arrivé de Santiago à New York les officiers du département militaire de l'est ont été surpris de voir que plusieurs milliers de livres de provisions envoyées à l'île de Cuba n'avaient pas été débarquées. Une commission d'enquête fut bientôt nommée par le colonel Gillespie, commandant du département, pour établir à qui les provisions avaient été envoyées et pour quelles raisons elles n'avaient pas été débarquées. Cette commission a déclaré après enquête que les provisions n'avaient pas été débarquées parce qu'on avait eu immédiatement besoin du navire pour transporter des malades et des blessés. La commission a ajouté qu'elle n'avait pu établir de responsabilité.

Quarante personnes noyées en Espagne.

Londres, 4 août — Une dépêche spéciale de Madrid annonce que quarante personnes ont été noyées mardi dernier par une trombe d'eau qui s'est abattue sur Villa Madiana.

Elle hochait la tête. —Pour vous rassurer, écoutez ce que je vais vous dire : en arrivant à New-York j'avais un projet. —Quel projet ? —Un projet auquel j'ai renoncé. ... Je voulais enlever ma fille. —Oh ! fit Valentine, regardant le comte avec ahurissement. —Pour enlever Eliane, continua Jacques, plusieurs moyens auraient été à ma disposition ; pendant quelques jours j'aurais caché aux environs de la ville, puis fait conduire en France chez de braves gens qui auraient été prévenus. Là, élevée secrètement, vous n'entendriez plus parler d'elle, et ma fille n'aurait plus été qu'à moi. —Quoi, voilà ce que vous aviez l'intention de faire sans souci des conséquences terribles que ce rapt pouvait avoir aussi bien pour vous que pour moi ? Et pourquoi avez-vous renoncé à ce beau projet ? —Tout simplement parce que votre mari adore Eliane, dont il se croit le père. J'ai trouvé qu'il serait indigne de moi de frapper M. Barriquet dans son amour pour un enfant déjà très attaché à lui. Je ne vous le cache point, je suis jaloux de l'affection d'Eliane pour votre mari, mais la jalousie ne m'empêche pas d'être généreux et ne saurait me rendre cruel. Vous pouvez être tranquille, madame, dans votre intérêt, et plus encore dans l'intérêt d'Eliane, je ne ferai rien qui puisse troubler la joie que M. Barriquet éprouve d'être père. —Il faut donc que je me contente de cette promesse, puisque c'est tout ce que je puis obtenir de vous. Le jeune homme s'inclina silencieusement : —Etes-vous toujours en bonnes relations avec la baronne de Gassie ? demanda Valentine. Dans ses lettres, — et elle m'écrivait assez souvent, — elle ne me parle jamais de vous. Le comte avait froncé les sourcils. —Quelques jours après votre mariage, répondit-il, j'ai fait une visite à Mme de Gassie ; depuis, j'ai complètement cessé de la voir. —Vous devez savoir que non seulement elle a fermé son salon, mais encore a quitté l'hôtel de l'avenue Victor-Hugo. —Je ne sais rien, absolument rien de Mme de Gassie. —Elle a vendu chevaux et voitures, son luxueux mobilier, congédié ses domestiques, et avec une seule servante, une bonne à tout faire, elle s'est retirée à Meudon, où elle a acheté et fait meubler, très simplement, une toute petite maison. Elle consacre son temps maintenant à des œuvres de charité. —On ne peut que l'en féliciter,

répondit le comte d'un ton sec. —Il y a eu entre lui et la baronne quelque chose de grave, pensa la jeune femme. Elle se leva pour se retirer. Et comme le comte se disposait à lui ouvrir la porte, elle revint au milieu du cabinet. —A propos, dit-elle, vous connaissez M. de Migrane ? —Je l'ai connu. —Ce qui veut dire que vous ne le connaissez plus. —J'ai complètement cessé de le voir. —Comme la baronne de Gassie. —Oui. Il est des gens qu'on ne devrait jamais connaître. —Vous avez eu à vous plaindre de lui ? —Non ; mais j'ai eu des raisons pour m'en tenir éloigné. D'ailleurs, depuis quelques mois il a été relevé de ses fonctions au ministère. —Sait-il que vous êtes à New-York ? —Peut-être, je ne sais pas ; mais pourquoi ces questions au sujet de ce monsieur ? —C'est que j'ai un conseil à vous demander. —Concernant de Migrane ? —Oui. —Eh bien, dites, je vous écoute.

—Tenez, voici la lettre qu'il m'a adressée et que j'ai reçue ce matin ; veuillez la lire. Le jeune homme prit la lettre et la lut avec attention. —Hum, hum ! fit-il les sourcils froncés et au hochant la tête. —Eh bien ! interrogea Mme Barriquet. —Cette lettre est conçue en des termes qui ne disent rien de bon. —Vous êtes de mon avis, je ne la recevrai pas. —Vous auriez tort. —Ah ! —Vous ferez bien, au contraire, de la recevoir afin de savoir ce qu'il a à vous dire. —Mais il ne peut rien avoir à me dire. —Vous ne savez pas, madame. Dans cette lettre, si je l'ai bien lue, je découvre une menace entre les lignes. —Mon Dieu, mais de quoi me menacerait-il ? —Peut-être sait-il quelque chose de ce que vous avez intérêt à cacher. —Il ne peut rien savoir, puisque vous seul et moi... —Vous ne pensez pas à Mme de Gassie. —Elle ne sait rien, absolument rien. —Vous êtes dans l'erreur. —Mais... —Mme de Gassie sait tout. —Je ne lui ai fait aucune confidence. —C'est vrai.

—Alors, comment a-t-elle su ? —J'ai fait parler Mme de Gassie et l'ai forcée à me dire que, cachée dans le petit bois, elle avait entendu, sans en perdre un mot, la dernière conversation que nous avons eue, la nuit, dans la charmille. —Oh !... Et elle ne m'a rien dit ! —Elle vous a imitée en gardant le silence. Dans notre dernière entrevue, si vous vous le rappelez, vous m'avez encore parlé de la position dans laquelle je vous vous trouvez, me pressant de me rendre auprès de ma grand-mère pour obtenir son consentement à notre mariage. De sorte que Mme de Gassie apprend en même temps que j'étais votre amant et que vous alliez être mère. Valentine avait l'air consterné. —Après un silence elle reprit : —Et vous croyez que l'ayant ainsi découvert, Mme de Gassie a révélé tout secret à M. de Migrane ? —Je ne puis accuser votre amie sans preuve ; mais pour parier dans cette lettre sur ce ton impérieux et même agressif, il faut que de Migrane sache, sinon tout du moins quelque chose. —Enfin vous pensez que je dois lui accorder l'entretien qu'il me demande ? —Oui. —Cela me coûtera beaucoup, car j'ai toujours éprouvé pour

cet homme une invincible répugnance. —Je le comprends. Mais, le vous le répète, il est bon que vous sachiez ce qu'il a à vous dire ; lui fermer votre porte pourrait commettre une imprudence, car vous n'avez pas à vous le dissimuler, de Migrane est un homme dangereux. —Je me sens très effrayée. —Cependant, madame, ce n'est pas devant un de Migrane que vous devez trembler ; d'ailleurs, ainsi que vous l'avez tout d'abord supposé, se trouvant à New-York, à bout de ressources, peut-être, ne veut-il que solliciter un secours. —N'imposez, monsieur le comte, je suis inquiète. —Si d'une façon quelconque, de Migrane vous menaçait dans votre tranquillité, votre bonheur, peut-être feriez-vous bien de ne pas me laisser ignorer. —Ainsi, monsieur le comte, malgré tout quand vous devriez tout m'en vouloir, vous restez mon ami.

(A continuer)

UN MAITRE CHANTEUR. La jeune femme tira de sa po-